

« "Le signe en défaut" : Régine Robin interviewée par Nadia Khouri »

Nadia Khouri

Horizons philosophiques, vol. 1, n° 1, 1990, p. 111-121.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/800864ar>

DOI: 10.7202/800864ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

«Le signe en défaut»

Nombre de chercheurs dont les travaux étaient, à un moment donné, liés au projet sémiotique tel qu'il s'est élaboré dans les années soixante et soixante-dix, expriment actuellement des réserves à l'égard des outils méthodologiques et de l'approche globale même de ce projet. Régine Robin pense que le signe est «en défaut». Dans son entretien avec Nadia Khouri, elle explique pourquoi.

N. K. : L'étude des signes à laquelle on a donné le nom de sémiologie a une très longue histoire. Elle trouve ses linéaments déjà chez les grammairiens du sanskrit et les philosophes grecs, aristotéliens et stoïciens qui sont les premiers à s'être posé des questions sur le langage. Des fils conducteurs mènent à Locke et son *Essai sur l'entendement humain*, à Dumarsais et son *Traité des tropes*, à Condillac, Leibniz, Husserl, bien entendu Peirce, à Wittgenstein, Saussure, Jakobson, Lévi-Strauss, Benveniste, Greimas, Prieto et puis Barthes, Eco, Kristeva et bien d'autres. Ce qu'on appelle aujourd'hui la sémiotique s'est donc constitué au bout d'un très long processus d'analyse et de théorisation. Mais ce n'est que dans les années soixante et soixante-dix qu'on peut dire qu'il y a eu une «vague» sémiotique. C'est à ce moment-là que la sémiotique a été perçue comme un programme de recherche générale sur

le signe, où qu'il se présente. Pourquoi le signe serait-il «en défaut» aujourd'hui?

R. R. : Le signe est en défaut parce qu'après une très longue période qu'on peut situer au début des années soixante jusqu'au milieu des années soixante-dix où la linguistique, les théories du signe, les théories du langage issues de Saussure et la sémiotique régnaient en maître dans le cadre du structuralisme, quelque chose s'est retourné et brutalement on s'est aperçu des insuffisances, y compris au niveau de la théorie du signe, y compris dans un certain cadre épistémologique. Était-ce un effet de conjoncture? Je n'en sais rien. Il est évident que les phénomènes de mode avaient été importants pour asseoir la prédominance de la linguistique — la linguistique structurale, la linguistique chomskyenne — à un certain moment (je pense surtout à la France) et tout cela s'est retourné dans une nouvelle conjoncture épistémologique. J'ai personnellement vécu le parcours et j'étais arrivée à la fin de ce parcours à percevoir surtout les défauts, dans la mesure où je suis plus sensible à ce qui me paraît insuffisant dans cet univers structuraliste. Je prends «univers structuraliste» en gros pour ne pas isoler la sémiotique ou la sémiologie et pour l'intégrer dans un ensemble de recherches théoriques et pratiques tournant autour du langage et de l'univers des signes. En tant que théoricienne et praticienne de l'analyse du discours, j'étais dans les années soixante et soixante-dix partie prenante de cet horizon. Je pense que c'était important parce qu'on pensait conquérir la pleine intelligibilité du monde du langage et de ses implications, de ses fonctionnements, de ses effets sociaux implicites, par tout un cadre théorique et des analyses méthodologiques. Donc avec un petit nombre d'outils, si on veut, on pouvait "éplucher" n'importe quel texte et avoir un instrument général à partir duquel on décodait l'ensemble des textes et des discours, et ça valait aussi bien pour la litté-

rature que pour le mythe comme Lévi-Strauss l'avait fait, aussi bien pour un texte politique que pour une recette de cuisine comme Greimas s'était employé à le faire et ça transcendait même le texte puisque l'univers des signes n'est pas simplement la langue naturelle. On se souviendra du *Système de la mode* de Barthes et, avant, des *Structures élémentaires de la parenté* de Lévi-Strauss où il applique le modèle structuraliste aux structures de la parenté. Donc, avec un petit nombre de concepts et d'instruments méthodologiques, on avait le sentiment d'arriver à une immense intelligibilité des phénomènes sémiotiques dans leur ensemble, une sorte de grande sémiotique sociale et principalement discursive. À un certain moment je me suis rendu compte que tout cela marchait trop bien. Mon insatisfaction n'est pas venue d'un manque épistémologique mais d'un trop-plein épistémologique. C'est pour ça que le signe est en défaut. Disons plutôt ceci : que ce soit le carré sémiotique de Greimas ou que ce soit d'autres démarches — analyse du discours ou autre — il n'y a absolument aucune raison qui interdise de réduire un texte et d'arriver à des structures élémentaires, des phrases de base, des éléments fondamentaux sous-jacents, des modèles qui génèrent ou expliquent l'ensemble des textes. Ça marche à tous les coups et on arrive toujours à un résultat. Le problème est de mesurer exactement ce qu'on cherchait, ce qu'on voulait trouver, ce que ça atteint et ce que ça laisse en dehors. Et le «signe en défaut» vient pour moi de ce que ça laisse en dehors. En tout cas d'une illusion d'intelligibilité totale.

Exemple : le texte littéraire. On peut fort bien utiliser des modèles peirciens ou greimassiens plus ou moins raffinés et travailler avec ces modèles des textes littéraires et on va trouver des résultats. Je dirais que les résultats sont d'autant plus importants que le texte est pauvre. Si cette approche a si bien marché avec des romans à thèse c'est justement parce que ce sont des *romans à thèse*. Mais

dès qu'on a affaire à ce que j'appelle, moi, un texte littéraire, ça échappe, ça fuit, ça se met à excéder le modèle et à ce moment-là ce qu'on trouve, bien entendu, c'est un certain résultat. Il y a une certaine intelligibilité du texte. Mais cette intelligibilité est tellement pauvre par rapport au texte, qu'on se demande pourquoi on a eu recours à ces modèles-là. Prenons l'exemple de Kafka sur lequel j'ai publié un livre. Au moment où j'ai commencé à travailler le texte kafkaïen, je savais qu'on pouvait lui appliquer une grille sémiotique et que ça allait donner des résultats. Mais ces résultats ne donneraient aucun aperçu sur ce qui pour moi fait l'essence même du texte kafkaïen, ce que j'ai appelé *son indécidabilité*. Alors, à quoi bon? «Signe en défaut» vient, je crois, d'une critique de la plénitude.

S'il nous faut des modèles d'interprétation, et je dirais plus d'interprétation que de décodage, il nous faut des modèles flous, non saturés, des modèles sans clôture, alors que le structuralisme en général et la sémiotique en particulier, même peircienne (qui renferme des possibilités plus intéressantes que la sémiotique greimassienne) finissent toujours par clore le sens. C'est justement par cette clôture qu'on *manque* le texte. On forçât un essentiel et on clôt l'interprétation, ce qu'Isler appelle les «blancs» du texte, les trous du texte. On finit par produire une espèce de didactisme interprétatif qui est à l'encontre de l'essence même du texte littéraire.

N. K. : Quand on fait la liste des programmes d'analyse de la sémiotique, on se rend compte qu'il y a de tout là-dedans : il y a de l'herméneutique, de la déconstruction, de la narratologie, de la psychanalyse (dans la mesure où la psychanalyse lacanienne se présente comme une théorie du sens et qu'elle intéresse donc les sémioticiens), de la sociologie, de l'anthropologie, de la théorie de la communication, de l'analyse de discours, etc. On ne sait pas très bien comment se répartissent ou se collatéralisent ces

différents programmes. On a l'impression que la périphérie est partout et le centre nulle part et il y a lieu de se demander s'il y a autre chose qu'une définition œcuménique de la sémiotique. À l'exception de ceux qui *pratiquent* la sémiotique générale et qui continuent à se poser des questions sur les fondements du signe (Prieto, Greimas), tout le monde semble *faire de la sémiotique* sans la *pratiquer*. Je voudrais poser la question du statut épistémologique de cette discipline. La sémiotique est-elle une science au même titre que les autres sciences humaines?

R. R. : Cette question pourrait apparaître à la limite comme une question piège, parce que le problème de la scientificité des sciences humaines se pose avec acuité, mais je dirais tant mieux. Je ne tiens pas à ce que les sciences humaines soient «scientifiques» au sens rigoureux du terme, c'est-à-dire qu'elles ressemblent aux sciences exactes. Elles n'ont pas le même objet. Ce débat est tellement vieux que je ne voudrais pas rentrer dans l'archaïsme de la question. En tout cas l'ambition de la sémiologie a bien été de faire œuvre scientifique et de rompre avec des interprétations de discours et de textes qui étaient, disait-on, pures projections, projections subjectives plus ou moins arbitraires. L'ambition était de se donner des outils qui permettraient, quelle que soit la personne qui analyserait un texte ou un discours, d'arriver au même résultat. C'est-à-dire qu'on voulait non seulement se donner des outils mais aussi faire en sorte que tous les résultats soient falsifiables. Mais à partir de là tout se trouble. Pour ma part, je préfère parler de «modèles d'intelligibilité» plutôt que de «science», parce que la plupart du temps les sciences humaines telles que l'histoire, la sociologie, la psychologie, la linguistique sont obligées de se côtoyer et même de s'interpénétrer dans une multidisciplinarité. Comment se fait-il qu'aucun historien, qu'aucun sociologue, qu'aucun politologue, donc ceux qui appartiennent aux

disciplines premières, n'ait pu analyser vraiment ce qui se passait en Europe de l'est et n'ait donc pu envisager les possibilités de ces craquements, à quelques exceptions près? Comment se fait-il qu'avec tous ces instruments d'analyse, tous ces outils, tous ces débats théoriques, toutes ces histoires internes de disciplines, toutes ces polémiques internes à des champs, que d'une façon générale on soit tellement à côté du réel? J'ai des doutes sur ce à quoi parviennent les sciences humaines. Cependant on a toujours eu besoin de ces modèles d'intelligibilité. On a besoin d'analyser, de trouver des causalités, des corrélations. La sémiotique a eu, à cet égard, une très grande ambition, celle de rendre compte non seulement des fonctionnements discursifs mais de leurs structures profondes, de la façon dont les éléments fondamentaux se génèrent. Donc, il y a eu des ambitions scientifiques. Le tout est de savoir si les résultats sont à la hauteur de ces ambitions. Est-ce que c'est tellement important dans l'aventure des sciences? Même quand c'est très partiel, ça peut être des avancées très importantes. Je ne nie pas ces avancées. Je dis simplement que c'est par les avancées que ces sciences ont bloqué. L'exigence scientifique a été telle qu'elle a donné des modèles dits «scientifiques» qui se sont mis à se saturer. C'est par des ambitions scientifiques mêmes qu'on manque parfois l'essentiel. Alors, la sémiotique est-elle une science au même titre que les autres sciences humaines? Certes. Il n'y a pas de raison de faire peser un soupçon particulier sur la sémiotique. Elle participe pleinement de ce champ des sciences humaines et de l'horizon des théories du langage, mais c'est l'ensemble qui me paraît vacillant. Je dirais que plus d'inconsistance la sauverait. Encore une fois c'est par trop grande compacité que les choses se sont mises à manquer l'essentiel. C'est l'absence de flou qui fait manquer l'objet. Et ceci n'est pas propre à la sémiotique. Il y a aussi une sociologie de la plénitude, une histoire de la plénitude qui manquent

l'objet. C'est-à-dire que toute science sociale qui ne travaille pas sur des modèles flous, qui ne cherche pas des modèles épistémologiques pour penser ce flou va saturer et bloquer. De ce point de vue la sémiotique participe bien de l'aventure des sciences humaines des années soixante et soixante-dix.

N. K. : Le monde est plus complexe que la théorie... À partir de là on remarque deux tendances. On a, d'une part, des sémioticiens comme Greimas ou Prieto dont le projet intellectuel reste soumis à un programme cumulatif d'avancement de la théorie. Et on a, d'autre part, le cas absolument contraire, le cas de ceux qui s'étaient donné pour tâche de produire une théorie générale de la sémiotique et qui se sont hâtés, une fois qu'ils ont fait leur théorie, de ne plus en faire. Je pense à Kristeva qui s'est tournée vers la psychanalyse, à Eco qui fait de la théorie de la culture, mais aussi de la fiction. Et je pense à Barthes qui, après *Système de la mode* se tourne vers "*le plaisir*" (plutôt que le décodage) du texte. Ce qu'on a, un moment donné, appelé sémiotique aurait-il éclaté?

R. R. : Il y a en effet quelque chose de frappant dans la mesure où on peut parler aujourd'hui d'un éclatement de l'ensemble du champ : éclatement des théories du langage, éclatement de la linguistique, éclatement de l'analyse du discours, éclatement des sémiotiques et surtout des rapports de la sémiotique avec des domaines connexes — la pragmatique ou tout le secteur cognitif qui prend à l'heure actuelle tellement de place. Dans cet éclatement, on peut voir trois positionnements. 1) Ceux qui, comme Greimas ou Prieto, quelle que soit leur sémiotique — ils ne se ressemblent aucunement — sont restés fidèles à ce projet théorique de départ et qui travaillent sur de nouveaux objets et de nouveaux thèmes de réflexion. 2) Ceux qui sont partis vers un versant de plus en plus logique ou lo-

giciste, de type cognitiviste par exemple, ou ceux qui travaillent dans le voisinage des théories des catastrophes, des théories mathématiques, physiques ou même biologiques. Nous sommes ici dans une sémiotique qui n'a, bien entendu, plus rien à voir avec la sémiotique littéraire d'antan. 3) Il y a ensuite un troisième positionnement dans lequel on peut mettre à la fois Barthes, Kristeva et Eco qui, tout en ne se ressemblant pas, ont, cependant, un air de famille. Cet air de famille c'est justement la capacité d'avoir franchi la fameuse clôture dont je parlais plus haut. Si on prend l'itinéraire d'un Barthes, on voit qu'il y a *Système de la mode* qui boucle toute une période et qui est vraiment une tentative d'adapter à un objet très particulier les théories et les outils méthodologiques de la sémiotique. Et ça a très bien marché. Puis il y a eu *Le plaisir du texte*. Et là on voit une rupture très nette : quelque chose a été franchi après *Système de la mode*, justement parce que *Système de la mode* était une clôture. Avec Kristeva c'est un peu plus compliqué parce que, même dans sa période de grand délire théoricien, de sémanalyse, de science des signes et des métasciences des signes, elle s'était quand même débrouillée pour faire une grande distinction entre ce qu'elle appelait le sémiotique et le sémantique. Le sémantique était la surface et le discursif. Le sémiotique était beaucoup plus corporel et touchait plus à l'inconscient. Donc il y avait déjà le sentiment que les modèles sémiotiques n'étaient pas appropriés. Son virage vers la psychanalyse n'est pas aussi surprenant que la rupture qu'établit Barthes. Quant à Eco, le passage d'une sémiotique à une théorie de la culture, de la réception, de la lecture et surtout à une pratique romanesque, vient aussi, le crois, d'une insatisfaction par plénitude. Ce troisième positionnement est un petit rameau de transfuge de la sémiotique dans lequel je m'inscris personnellement, à l'opposé de ceux qui sont allés vers le plus rigoureux, au plus loin de la discipline littéraire, fictionnelle et au plus loin de ceux qui sont restés

dans le projet. C'est par insatisfaction de la clôture, je le répète. Et ce n'est pas pour rien qu'il y a du fictionnel chez les trois. Chez Barthes ça ne s'est pas terminé par des romans, mais par des fragments de discours amoureux, par *Barthes par Barthes*, c'est-à-dire par une écriture. Chez Kristeva c'est patent : il y a ce livre sur l'horreur, enfin toutes ces projections autour de la psychanalyse. C'est aussi la recherche d'une écriture à sa façon. Eco est plus directement dans le fictionnel, mais il y a justement par le projet d'écriture une façon de transcender ce qui faisait problème dans la trop grande clôture de la sémiotique.

N. K. : Ce qui a éclaté c'est l'idée même qu'il y avait une sémiotique générale à construire. Mais le fait qu'elle ait éclaté, sait-on au juste ce que ça veut dire? Est-ce un artefact qui a éclaté?

R. R. : Je pense que le problème est plus global que ça. Ce qui a éclaté c'est un principe de certitude au niveau global. Lyotard dit quelque part : les grands métarécits ne fonctionnent plus. Cela est vrai au niveau des sciences humaines : les tentatives de théorisation globale se sont effondrées et c'est ce genre de tentative de la sémiotique qui s'est écroulé. On a affaire à des domaines locaux, partiels, qui se constituent en petits champs et sous-champs. Et seuls ceux qui se sont tournés du côté soit psychanalytique, soit littéraire, ont vraiment tiré les conclusions de cet effondrement général. Il est difficile de dire si ce projet sémiotique était un artefact ou s'il n'y avait aucune pertinence à cette recherche de théorisation globale, mais c'est un fait que l'éclatement correspond à la fois à une espèce de conjoncture générale et à de possibles avancées. Je prends l'exemple de l'analyse du discours qui m'est plus familier. Dans ce domaine, il y a eu une première phase de démarrage dans le cadre du structuralisme, où on mettait en rapport des analyses discursives et des analyses

historiques et on les articulait. Puis il y a eu un second temps qui correspondait, je dirais, au moment sémiotique qui essayait de penser une théorie globale des discours, de leurs fonctionnements idéologiques dans une société donnée. Puis, dans un troisième temps, on est arrivé au moment d'éclatement où ces théories globales n'ont pas donné les résultats escomptés et où l'analyse du discours s'est répartie en divers objets partiels : analyse plus proche de la linguistique, analyse plus proche de la socio-histoire qui prend en compte la matérialité du langage et les fonctionnements langagiers. C'est en quelque sorte un éclatement de cet esprit de conquête des années 60 qui se pensait en terme de théorisation globale. En même temps, on n'a jamais vu une science — puisqu'on parlait tout à l'heure de scientificité — s'inscrire dans une théorie globale. C'est-à-dire que les avancées scientifiques réelles auraient été des avancées partielles même si elles s'adossaient à des métadiscours, à des cadres philosophiques et théoriques qui, eux, étaient globalisants. Les véritables avancées scientifiques se sont toujours faites, parfois d'ailleurs dans la confusion et le plus grand des hasards, dans des champs extrêmement précis et donc partiels. Autrement dit, il pourrait y avoir un redémarrage d'une certaine sémiotique, mais ça ne serait plus la fameuse Science des signes.

N. K. : Je crois que c'est Eco qui définit la sémiotique comme un des aspects de la pensée philosophique et il fait remarquer qu'il y a autant de sémiotiques qu'il y a de philosophies — philosophie de la nature, philosophie de l'histoire, philosophie morale, philosophie de la science, philosophie du langage. La sémiotique serait en somme une des multiples modalités du savoir de la philosophie générale dont l'objet, restreint et ponctuel, est l'élaboration d'une théorie du déchiffrement des signes. À partir de là qu'appellera-t-on au juste «sémiotique»?

R. R. : Ce seraient des études, des recherches de domaines partiels non pas d'une sémiotique générale du discursif ou du social, mais quelque chose de beaucoup plus modeste. Ce sera une percée possible. Ce n'est pas la mienne, mais elle est pensable, celle-là. Alors que la grande euphorie globalisante, je crois qu'elle est définitivement morte.

Régine Robin

Université du Québec à Montréal

L'interview a été réalisée par Nadia Khouri